

Enfermés

*Raining down on me
I can feel the earth
What has come and gone
Vanishing with no return
Elder – Halcyon*

Adrien n'avait jamais apprécié cette ville.

La troupe avait pourtant tourné dans nombre d'endroits moins fréquentables, mais Salomone charriait cette atmosphère lourde et sinistre, qui ne lui avait jamais plu, à la façon d'un nuage vicié assombrissant dans son sillage l'agglomération et ses abords. Retrouver cette ville était pour lui toujours synonyme de journées moroses et de nuits aux couleurs inquiétantes plombées d'insomnies.

D'où lui venait cette sensation ? Il n'avait jamais réussi à l'expliquer, mais le ressentait néanmoins avec la plus grande acuité dès qu'ils s'y installaient, chaque année. Quelque chose de *pourri* émanait de cette cité.

Peut-être la saison jouait-elle aussi. En effet, leur halte annuelle coïncidait avec ces semaines de transition maussades entre la fin de l'hiver et les prémices – encore lointains – du printemps. Un entre-deux de froid à l'humidité prégnante, strié d'averses glacées et de grisaille détrempée asservissant la flore ambiante, avant de retrouver la grâce des premiers bourgeonnements. Quelle triste période ! D'autant plus qu'en dehors des occasions où il s'échappait du camp pour effectuer les quelques courses du quotidien, il ne voyait pas grand-chose d'autre que l'intérieur des caravanes ou du chapiteau lui faisant office de deuxième maison. Si le cirque se prévalait d'être une grande famille, son horizon, toutefois, se limitait aux tentes et aux piquets qui délimitaient son périmètre. Adrien, jeune garçon de neuf ans épris de liberté, s'y sentait plus souvent cloîtré qu'à son tour, même s'il ne connaissait rien d'autre.

Heureusement, pour alléger cette oppressante sensation d'enfermement, il pouvait compter sur Sibylle.

Bien que de deux ans plus âgée que lui, elle demeurerait la seule à le comprendre dans ce

petit monde en vase clos. Ils passaient une bonne partie de leur temps libre ensemble ; jouaient, le plus souvent, partageaient à égale mesure leurs délires de gosses, s'épanchaient – plus rarement – et de plus en plus, sentaient poindre un attachement réciproque débordant de la simple amitié. Adrien ne restait pas insensible aux changements modifiant peu à peu sa physionomie, à l'approche de l'adolescence. Mais il s'agissait avant tout de garder une attache dans cet univers toujours mouvant où famille et spectacle s'avéraient les seuls repères tangibles.

Trop jeune encore pour exercer, il apprenait la jonglerie auprès de ses parents. Sibylle, de son côté, voltigerait un jour sur le trapèze. Les quelques heures de la journée où ils ne s'entraînaient pas, ils les passaient tous deux à flâner ou à s'amuser dans les annexes.

Lorsque la troupe posait ses pénates à Salomone, ils s'installaient à proximité de la MJC communale.

En sus des larges espaces vacants qu'offrait le terrain aux artistes, ils avaient accès aux locaux eux-mêmes, leur permettant d'entreposer une partie de leur encombrant matériel. Les enfants connaissaient les lieux comme leur poche, aussi bien les zones communes que les espaces « uniquement réservées au personnel » – qu'ils préféraient d'autant plus pour leur arrière-goût d'interdit.

Ce jour-là, ils avaient entamé une partie de cache-cache, tandis que le crépuscule étendait ses dentelles embrasées. Bientôt ils devraient abandonner jeux-là, mais pour le moment ils profitaient encore de ces moments d'insouciance partagée. Sibylle était cette fois la cible. Les dernières lueurs rougeoyantes pénétraient de biais par les larges baies de la façade nord, laissant les angles et recoins se courber dans les ténèbres naissantes. De loin en loin, ils percevaient les rumeurs des équipes répétant leurs numéros, vague fond sonore.

– Attention, Sissy, je suis pas loin ! claironnait le garçon en avançant.

Malgré ses fanfaronnades, il faisait jusque-là chou gras.

Bien qu'ayant depuis des années arpenté l'endroit en tous sens, cette fois-ci, Sibylle l'avait perdu. Il fouilla les pièces et les réduits, les locaux réservés – heureusement l'édifice était de plain-pied, limitant ainsi le rayon de recherche – mais en dépit de tous ses efforts, finit par s'avouer vaincu. En désespoir de cause, il lorgna l'échelle donnant sur une petite mezzanine au-dessus de la scène – celle où les artistes, groupes locaux ou troupes itinérantes entassaient leurs équipements quand ils s'y produisaient. Aurait-elle pu... ?

Au moment même où il posait sa main sur le premier barreau, un hurlement déchirant troua le silence de l'enceinte.

Cela provenait des loges, qu'il avait pourtant examiné, en vain. Sans réfléchir, il courut aussi vite que possible, glissant à moitié sur le sol ciré. Quand, essoufflé, il stoppa devant la porte ouverte, il ne vit rien de particulier. Mais lorsque le cri retentit à nouveau, il put en localiser la source : cela venait du coin à gauche, près des alignements de miroirs où se grimaient tous les soirs Lorenzo et Maurice en clowns.

Aucune trace de son amie, cependant.

– Sibylle, calme-toi, je suis là ! s'écria-t-il. Où es-tu ?

Puis il perçut un coup sourd, suivit d'un autre. Il baissa alors les yeux vers la grosse malle dans l'angle. D'environ un mètre vingt sur soixante-dix de large, elle pouvait sans problème accueillir un adulte et peut-être même un ou deux enfants de sa taille. Un autre coup, ponctué d'un gémissement. Fébrile, il bondit en s'échinant sur le loquet. Celui-ci n'était pas bloqué, mais de l'intérieur, impossible de le rouvrir s'il avait été fermé : voilà comment sa copine s'était retrouvée coincée.

Quelques secondes plus tard, il avait ouvert et soulevé le lourd couvercle.

Sibylle s'en extirpa comme une furie, les yeux exorbités, le souffle court. L'espace d'un instant, en effet, il crut entr'apercevoir dans le fond une sorte d'émanation miasmatique... quelque chose de flou et à la fois terrible, sans arriver toutefois à en discerner le détail. Toutefois, son attention fut vite recentrée sur sa copine, qui tremblait de tous ses membres, le teint livide. Il eut beau la bombarder de questions, l'intéressée ne put prononcer que des suites monosyllabiques dénuées de sens.

– C'est bon, je suis là maintenant, dis-moi qu'il s'est passé là-dedans !

Mais cette dernière, échauffée par quelque fièvre intérieure, semblait friser l'inconscience. Il la sentait se liquéfier dans ses bras, soudain aussi légère qu'une plume.

– *Les amis, aidez-moi, elle est pas bien ! De l'aide, s'il vous plaît !*

Tandis qu'il entendait les bruits de course s'approcher, la jeune fille retrouva momentanément ses couleurs et lui offrit l'un de ses incroyables sourires rayonnants.

– Délivre-la..., murmura-t-elle d'une petite voix contrite.

L'instant d'après, elle se mettait à convulser, au moment où pénétraient dans la pièce les acrobates alertés par les cris d'Adrien. Il voulut ajouter un dernier mot, s'accrocher de toutes ses forces à son amie pour la garder auprès de lui, mais déjà on le repoussait vers la sortie, d'autres s'empressant d'alerter les secours.

Ce jour-là, ni des deux suivants, il ne revit Sibylle.

Adrien se réveilla en grognant, la bouche pâteuse.

Une odeur de tabac froid embaumait la chambre, se mêlant à d'autres effluves, plus ou moins identifiables. Il se leva et se fraya un chemin en baillant, entre les cannettes vides et les cendriers débordant de mégots empilés tels d'informes totems aveugles. À n'en pas douter, il avait dû battre de nouveaux records, la veille. Maugréant contre lui-même, il tenta de rallier la salle de bain.

Par chance, son cothurne ne serait pas de retour avant le soir, ce qui lui laisserait le temps de ranger un minimum. Ceci dit, ses excès valaient bien ceux de son coloc', puisqu'en sa qualité de dealer, il invitait souvent ses amis ou clients potentiels – soirées qui finissaient la plupart du temps en orgies de stupéfiants et autres. Entre mauvaises graines infréquentables, ils s'étaient plutôt bien trouvés, en fin de compte.

Une fois devant le miroir, il se lorgna d'un air critique. Bon, il avait fait déjà fait pire, certes, mais il lui faudrait encore plusieurs cafés pour chasser les dernières brumes éthyliques...

La tête lourde, le jeune homme de vingt-sept ans prit quelques instants pour remettre ses idées en ordre.

Après être passé par divers stades de la précarité, il avait réussi à dégoter un emploi dans une petite supérette discount. Mais que cela soit entre les quatre murs d'une caravane ou ceux de son appartement, il se sentait toujours cloisonné, comme s'il s'était toujours débrouillé pour se créer sa propre prison. Ce sentiment d'étouffement, qui le prenait à la gorge lorsqu'il réfléchissait à sa propre condition. Qu'est-ce qui ne tournait pas rond au juste, avec lui ? Il aurait aimé poser la question à une personne suffisamment proche pour se confier, mais il avait fait en sorte de couper toutes les attaches possibles avec le monde extérieur. La troupe continuait à voguer sur les routes, tandis que lui regardait le monde défiler sous ses yeux sans y avoir de prise, tel un spectateur désintéressé. Mais n'avait-ce pas été son souhait, dès le début ?

– Eh merde, t'as des choses plus importantes à penser.. marmonna-t-il en se battant avec sa chevelure récalcitrante.

En effet, aujourd'hui, il s'habillerait en noir, pour honorer la mémoire d'un disparu.

Une fois retrouvée une allure à peu près présentable, il revint sur ses pas pour ouvrir l'un des tiroirs de son chevet.

Il en extirpa le bracelet qui ne le quittait jamais et le glissa dans une poche. Porte-

bonheur ou pas, l'objet était devenu pour lui une sorte de talisman. Il murmura un nom, puis quitta l'appartement en essayant de tenir à distance le cortège de pensées noires qui menaçaient de le submerger.

Ces deux journées qu'Adrien passa sans son amie lui apparurent comme des suites de tableaux ternes et figés, sans fin.

En attendant, il erra pendant au milieu des allées désolées, en se demandant si Sibylle reviendrait et si oui, dans quel état. Il ne l'avait jamais vu aussi effrayée et déboussolée. Encore une fois trotta dans sa tête la question qui était devenue sa marotte depuis qu'on l'avait emmenée à l'hôpital : qu'est-ce que cachait cette fichue malle ? Qu'est-ce qui avait bien pu la terrifier à ce point ? Avait-elle aperçu un monstre caché dans le double-fond, un corps en décomposition, autre chose ; *quoi ?*

Depuis cette fameuse après-midi, les adultes avaient mené leur enquête, sans aboutir à aucune conclusion probante. La malle, qui appartenait au magicien Marianno, n'avait rien révélé d'autre que des costumes de rechange élimés ou quelques effets inusités depuis ses premiers spectacles – un simple rebut, conservé peut-être pour quelque obscure raison sentimentale. Bien sûr, dans l'agitation du moment, il pouvait très bien avoir subtilisé une preuve quelconque pendant que tous étaient affairés autour de la jeune fille... mais cela équivaudrait à lui prêter des intentions qu'il n'avait peut-être jamais eu.

En revanche, il avait entendu ce dernier et Vassilo, le père de Sibylle, s'expliquer à plusieurs reprises. Les rugissements tempétueux du premier l'avaient souvent emporté sur les dénégations du second, mais tout cela n'avait au final servi qu'à accroître la tension et le sentiment de confusion général. Raison de plus pour s'esquiver et chercher ailleurs l'air frais qui lui manquait tant. Son habituelle sensation de clausturation s'était démultipliée jusqu'à approcher les limites du tolérable...

Ainsi, durant ces mornes journées grisailleuses, il tua le temps en se baladant dans les quartiers attenants ou le parc à proximité, dont le principal attrait résidait dans le petit étang où s'égayaient des canards peu regardants au climat humide de la saison. Au moins eux ne se débattaient pas avec d'insolubles débats intérieurs ; d'une certaine façon, il les enviaient. Comme toujours lorsqu'il se sentait un peu perdu ou stressé, il triturerait sans relâche le bracelet tressé par Sibylle que cette dernière lui avait offert l'année précédente, afin de sceller leur amitié. Et toujours, en note de fond, la même et inlassable question : qu'est-ce qui s'était passé

là-dedans ?

Enfin, arriva le jour où Marianno et sa femme ramenèrent leur fille de l'hôpital.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre et tous voulurent aller saluer Sibylle, lui prodiguer chacun de petites attentions. Adrien, qui était resté en retrait – préférant en général la réserve et la solitude aux rassemblements –, prit son mal en patience. En fin de journée, elle lui accorda quelques minutes, un ou deux mots à peine, avant de se faire aspirer à nouveau par une tornade parentale à l'inquiétude communicative.

Ils purent cependant se retrouver les jours suivants sans trop de sollicitations extérieures.

Adrien et Sibylle reprirent leurs jeux d'enfants, comme si de rien n'était – même si le garçon pressentait inconsciemment qu'une page était tournée. Il avait bien tenté, sans l'air de trop y toucher, de lui soutirer quelques mots sur sa mésaventure, mais elle esquiva alors en réponses évasives ou demi-mots bottant en touche.

– Un gros moment de panique, peut-être, je sais pas... lui souffla-t-elle à une ou deux reprises, le regard fuyant.

Mais Adrien n'en croyait pas un mot. Il n'avait que trop bien senti la terreur couler sur sa peau, aussi palpable qu'une traînée de lymphes poisseuses – quelque chose de trop frontal et viscéral pour s'exprimer en simples mots. Quelle qu'ait été son expérience, Sibylle semblait faire tout son nécessaire pour en effacer de sa mémoire le moindre résidu. Le garçon, toutefois, ne souhaitait pas insister davantage au risque d'agacer ou heurter sa camarade. Le moment venu, elle pourrait toujours aborder le sujet... si elle le souhaitait.

Sur le chemin, Adrien essaya par tous les moyens à autre chose qu'au sujet tournant littéralement en boucle dans son esprit depuis des jours.

Il repensait... à son adolescence, à cette vie de forain l'ayant tant et si bien dégoûté qu'il fit tout pour s'en échapper. Bien qu'attaché à ses parents, il n'avait plus supporté ce quotidien routinier quasi livré à soi-même, loin du confort d'un réel logis. D'un chez soi permanent où il pourrait se faire des amis et sortir, quand il le voulait, plutôt que d'aider untel à charger son camion ou unetelle à fixer des armatures.

Du coup, il avait trouvé l'excuse parfaite, quand à quatorze-ans, il s'était cassé le bras au cours d'une sortie en scooter avec l'un des jeunes de la troupe. Bien que non intentionnel, l'accident lui avait fourni un alibi de choix pour justifier sa mise au ban précoce : sans son

bras, à quoi pourrait-il servir dans le camp ? Oh, certains auraient pu lui trouver quelques petites choses à faire, là ne résidait pas vraiment le souci, mais c'est en tous cas la carte qu'il joua face à ses parents ce jour-là, pour se retirer de l'équation. En leur faisant bien comprendre qu'il ne comptait pas rempiler derrière.

Mais ces derniers ne voulurent rien entendre. Qu'Adrien se sente à l'aise ou non avec l'esprit du cirque, ils ne le laisseraient pas aller tant qu'il pas atteint la majorité.

Alors, ne trouvant en finalité aucune autre solution, Adrien s'échoua dans la délinquance. Plus par dépit dans un premier temps, mais en commençant à y prendre goût, un larcin après l'autre, focalisant toute son énergie d'alors à enchaîner les délits sans se faire prendre. Tel était le jeu. Néanmoins, le couperet de la loi finit un jour par le rattraper. Les centres de redressement devinrent son nouveau foyer et de récidive en récidive, il ne fut plus amené à croiser sa famille qu'en de très rares occasion – lesquelles viraient invariablement aux règlements de compte.

Quelques années plus tard, il s'était retrouvé coupé aussi bien du monde du cirque que de ses proches. De fil en aiguille et d'une condamnation à l'autre, il s'échina ainsi aux peines d'intérêt général, avant de trouver par des chemins tortueux la voie de la réinsertion. Malgré les différends, il avait gardé le contact avec ses géniteurs, tout en faisant de son mieux pour justifier les quelques centaines d'euros qu'on lui versait tous les mois. Avec le recul, cette période de longue et éreintante galère restait floue pour lui, n'en gardant en mémoire que quelques bribes éparses, mais il la remisait avec soulagement dans les méandres de ses plus mauvaises expériences.

De mal en mal, il avait finalement réussi à s'en sortir – même si un fragment de lui-même continuer à s'ébattre dans la bauge de son mal-être. Certaines fêlures ne se comblaient jamais tout-à-fait...

Au volant de sa Yaris encore à crédit, il pila brusquement.

Pris dans le fil doux-amer de ses souvenirs, il n'avait pas remarqué à quel point il s'était approché de son ultime lieu de chute : la MJC. D'ici, il l'entrevoyait à peine, mais il décelait derrière son pare-brise toutes ses prégnantes émanations.

Arrêté au milieu de la route, un automobiliste le doubla en le klaxonnant et l'insultant sans retenue. Peu lui importait. Il resta plusieurs minutes derrière son volant, stoïque, en laissant défiler les souvenirs perdus de sa jeunesse.

Et si ?

Et s'ils n'avaient jamais débuté cette funeste partie de cache-cache, est-ce que leur vie à

l'un et l'autre aurait été si différente ? Et s'ils étaient réellement tombés amoureux... ? À quoi ressembleraient-ils aujourd'hui ? Son destin aurait-il été aussi pitoyable ?

Des nuages sombres se massaient au-dessus de la ville, prêts à éclater, comme pour appuyer ses sombres pensées.

– Fais chier, merde ! jura-t-il en relançant le moteur.

Ces questions le tiraillaient depuis des années, mais à quoi bon encore se torturer l'esprit avec celles-ci ? Le destin se foutait pas mal des états d'âmes, après tout.

Alors, il réenclencha la première et reprit sa route jusqu'au cimetière.

Lors des premiers jours ou semaines, personne ne soupçonna quoi que ce soit.

Sibylle resplendissait comme à son habitude, s'entraînait, s'amusait, conversait de son habituel ton affable, comme avant sa mésaventure. Même Adrien ne perçut aucune différence notable dans un premier temps. Au vu de son attitude, il se dit que l'incident l'avait lui-même sans doute davantage traumatisé que la principale intéressée.

Ceci dit, malgré la forme apparente dont elle rayonnait, il sentait que Sibylle n'était plus tout à fait la même. Quelques détails, pas grand-chose – ses parents ne l'avaient peut-être même pas remarqué –, mais Adrien n'était pas dupe. Leurs étreintes, plus courtes et moins chaleureuses qu'auparavant, lui semblaient artificielles ; il ne reconnaissait plus ce timbre de voix pétillant lorsqu'elle le chambrait, son enthousiasme. Et lorsqu'elle riait, ses yeux, eux, restaient aveugles à tout sourire.

Telle une coulée de boue à l'avance inexorable, ces sourires contrefaits gangrenèrent peu à peu le ciment de leur relation. Leur puissante amitié de jadis se délitait progressivement, au fil de la spirale dépressive qui entraînait la jeune fille...

Quelques mois après, ils ne se voyaient plus qu'en de rares occasions, lui n'assistant plus aux représentations depuis longtemps déjà. D'une façon ou d'une autre, cela ne la concernait plus. Sibylle avait changée, tout simplement. Bientôt, elle ne fut plus accompagnée que par un silence froid et embarrassé. Les camarades indéfectibles d'antan n'étaient plus devenus que de vagues connaissances, se croisant au hasard des allées en se saluant à peine. Que s'était-il passé, pour en être arrivé là ? L'âme de son amie était-il resté emprisonné dans ce coffre ? Adrien y avait souvent pensé, durant ses moments d'introspection.

Un incident en particulier avait mis ses soupçons en exergue.

C'était l'une de ces soirées douces où ils traînaient dehors jusqu'aux heures les plus

tardives, pendant que leurs parents s'enivraient dans leurs quartiers respectifs. Une parenthèse de bonheur simple. Cela se passait quelques semaines après son retour de l'hôpital. Toujours aussi charmante – malgré l'éclat fané de ses pupilles –, la jeune fille prenait son élan sur la balançoire, aidée par les impulsions d'Adrien, dans l'aire de jeux à proximité de la MJC. Ces instants-là appartiendraient vite, il le savait, au domaine des souvenirs d'enfance. Mais pour l'heure, ils profitaient simplement. Le jeu consistait à monter le plus haut possible, avant de se jeter une fois atteint le sommet de la courbe – en échange de quelques sensations fortes. Ce soir-là, Sibylle avait repoussé son comparse dans ses derniers retranchements pour la propulser au-delà des étoiles.

Lorsqu'au sixième tour il s'avoua vaincu, la fille opéra un impressionnant vol plané recourbé. Mais pas aussi maîtrisé qu'elle l'aurait voulu. Elle retomba dans un méli-mélo désordonné de membres et de nattes qui fit accourir son ami, priant qu'elle ne s'en tire sans fractures.

Quand il s'approcha de Sibylle, elle lui sembla complètement perdue. Mais d'un coup, celle-ci se redressa en ouvrant de grands yeux affolés, confus, autour d'elle.

– Délivre-là, s'il te plaît ; *délivre-moi*.

Désœuvré, le garçon hésita, ne sachant comment appréhender ces mots lui évoquant de si mauvais souvenirs. Puis passa plusieurs minutes à l'interroger, en vain : il se heurtait à un mur fermé et muet. Qu'avait-elle voulu dire ?

Une fois sortie de sa transe momentanée, la fille regarda autour d'elle en se massant le coude, comme étourdie, mais sans plus. Telle la page tournée d'un livre, celle-ci était déjà passée à autre chose, ne semblant même plus se souvenir de ce bref égarement – en ce qui la concernait, il ne s'était absolument rien passé. Hormis une simple chute.

Après cette ultime soirée, le reste se perdit dans une brume indifférenciée de tons, de jours ou de lieux.

Sybylle traversait ces tableaux désincarnés, telle une ombre éteinte de son ancienne image. Bon gré mal gré, le destin avait tourné et ils avaient chacun pris des chemins contraires, sans cris, ni heurts, tels des comédiens coincés sur les rails d'une mauvaise pièce romantique. Elle s'était peu à peu enfoncée dans les affres de la dépression tandis que lui sombrait dans les bas-fonds de la délinquance juvénile. Tout cela aurait-il pu mieux tourner ? Oui, de toute évidence, mais à ce stade, il ne pouvait faire autrement qu'accepter l'irréversible sentence...

Cette brusque virée dans les décombres de sa mémoire s'avérait des plus éprouvantes, mais en un jour comme celui-là, impossible d'y couper. Une réaction bassement et tristement humaine. Quoi qu'il en pense, il assistait aujourd'hui aux funérailles de celle qu'il avait naguère considéré comme sa meilleure amie. Malgré lui, malgré son déni, il y était. Là. Indifférents à ses états d'âme, les cieus avaient fini par éclater, déversant sur les vivants son crachin sans âme.

La cérémonie se déroula sans surprise, dans une ouate molle de lieux-dits et passages obligés à l'arrière-goût lénifiant. Oui, tout le monde aimait Sibylle et aurait voulu que les choses se passent différemment pour elle... lui le premier.

Bien sûr, ce suicide était une tragédie, mais même avec la meilleure volonté du monde, qu'aurait-il pu y faire, au juste ?

Alors il laissa l'averse le détremper, cherchant dans la vigueur des éléments la force intérieure qui lui manquait. Il sentait la caresse liquide de la pluie sur sa peau, la brise mordante s'insinuant dans ses os. Sous ses pieds, la terre et la vie grouillante qui y résidait. Perdu dans ses propres méandres, il repensa à toutes ces choses qu'il abandonné ou perdu, de façon irrémédiable. Peut-être un juste retour des choses, au final, pour quelqu'un ayant recherché tant d'années à fuir ce qui le retenait prisonnier, enfermé en lui-même...

À la fin de la cérémonie, une silhouette en marge du rassemblement capta son attention. Cette dernière dégageait quelque chose de vague et familier à la fois, au parfum de lointaines réminiscences.

Il la contempla quelques instants avant de réaliser que l'individu – une femme d'âme mûr, d'après ce qu'il pouvait en juger – lui faisait signe d'approcher. N'ayant rien à perdre après cette sinistre après-midi, il s'approcha, en reconnaissant un pas après l'autre ce visage issu de son enfance : Ludmila, l'épouse de l'ancien magicien.

– Seigneur, ce que tu as grandi... souffla-t-elle en lui serrant les mains dans une attitude quasi maternelle.

– Pourquoi ne pas nous avoir rejoint, avec les autres ? demanda-t-il en indiquant ce qui restait de l'assemblée vêtue de noir.

Il savait que quelques uns lui tenaient encore rancœur par rapport à son mari, même si rien n'avait jamais été prouvé. Mais en une occasion comme celle-ci, les gens n'étaient-ils pas enclins à oublier et aller de l'avant ?

– Ah, j'aurais bien voulu, mais tu comprends, vis-à-vis de Marianno... Il a disparu il y a

quelques années... je crois qu'il ne s'était lui même jamais pardonné pour cette petite. Il.. la culpabilité l'avait rongé,..

Adrien, devinant que la veuve portait un lourd secret, voulut l'encourager, même si les mots ne sortaient qu'à grande difficulté.

– Écoute, je... Il s'en était bien défendu face aux autres, mais il y avait bien quelque chose dans cette malle, ce jour-là.

Sur le point d'éclater en sanglots, elle extirpa de l'une de ses poches un petit objet enveloppé d'un morceau d'étoffe. Elle n'en déflora qu'une partie – et même ce, avec la plus grande précaution –, laissant apparaître un morceau de bois ouvragé recouvert de formules tantriques. La forme évoquait vaguement celle d'un mandala, mais il ne put en voir plus, avant que la femme ne la recouvre pour la remiser aussi vite dans les replis sa veste.

– Après la disparition de Marianno, j'ai dû faire de longues recherches – bien qu'il m'en ait parlé un soir à demi-mots, après une séance de beuverie – pour en remonter l'origine. Ce « machin » vient du Népal et date de plusieurs siècles. Il est censé montrer les pires... craintes, ou, je sais pas trop... les pires angoisses qui rongent ceux qui entrent en contact avec... Je n'ai jamais réussi à en savoir plus.

Et voilà : la réponse à la question qui l'avait lui-même obsédé durant tant d'années et plus. Qu'est-ce que contenait ce foutu coffre ?

Sibylle avait-elle touché cet espèce d'artefact et entrevu ce qui l'effrayait le plus au monde ? La solitude, la perte ? La peur de rester emprisonnée, seule, dans les rets de sa propre existence ? Était-ce pour ça qu'elle s'était emmuré dans cette spirale dépressive dont personne n'aura réussi à l'en sortir ? Et est-ce qu'en entrant lui-même en contact avec la malle qui avait renfermé cette force étrange, n'avait-il pas hérité lui-même d'une partie de ce fardeau ? Cette sensation, latente, de se sentir comprimé dans un sous-monde trop petit pour s'y épanouir ; de vêtements jamais tout-à-fait ajustés à son gabarit. Cette impression remontait bien plus avant, certes, mais elle s'était davantage amplifiée après l'épisode de la malle, comme si toute cette histoire avait été écrite depuis sa naissance.

– Je n'en sais pas plus, lui avait-elle répondu, mais dans tous les cas, il faut s'en débarrasser. Du coffre, comme du reste. Et peut-être alors pourras-tu l'accepter et faire ton deuil comme il convient... Tu n'a pas mérité tout ça, pas plus qu'elle, d'ailleurs...

Sur ces derniers mots, les sanglots qui l'avaient menacé plus tôt forcèrent enfin les barrages et Ludmila fondit en larmes dans ses bras.

Il se trouvait à présent au bord de la Rovanne, sur l'un des quais délabrés du quartier Corinthe.

Après ses révélations, la veuve lui avait indiqué le véhicule utilitaire aux couleurs fatiguées garé en bordure du cimetière. Ce dernier contenait la volumineuse malle, dans laquelle elle avait fourré l'objet recouvert de son linceul.

Puis l'avait accompagné, lui assurant sa discrétion.

Plus encombrant que lourd, ils durent néanmoins s'y mettre à deux pour jeter le coffre à l'eau. Bien que fermé, celui-ci n'était pas hermétique ; dans quelques heures, il reposerait sans doute au fond du fleuve, incapable dès lors de causer le moindre mal à quiconque – hormis peut-être aux poissons trop entreprenants.

Adrien regarda l'objet se faire balloter aux caprices des courants, lorsque lui revint la phrase prononcée à plusieurs reprises par son amie d'enfance : « délivre-là, délivre-moi »... Oui, elle avait su et compris dès ce moment que cette vision l'emprisonnerait le restant de ses jours – probablement évoquait-elle alors de la Sibylle plus âgée, attendant qu'on lui vienne en aide. Elle avait porté tout ça en elle, se sachant condamnée à l'avance. Et peut-être le fait de la délivrer, elle, serait-il aussi la meilleure façon de s'échapper lui aussi de sa propre geôle intérieure.

Peut-être..

Sur quoi, il exhuma de sa poche le bracelet porte-bonheur et l'offrit à son tour au gré des eaux tumultueuses. Il n'en fut pas certain, sûrement une lubie de ses pensées tourmentées, mais il crut percevoir en retour l'écho d'un soupir de soulagement. Puis, les flots l'emportèrent lui aussi, loin des chaînes asservissantes du passé.

Alors, quand il ne fut plus en mesure de distinguer ni la malle ni le bracelet, il tourna les talons en murmurant à la nuit – ou à l'âme enfin libérée de son amie – un ultime « merci ».